

CHAPITRE UN

Debout sur les remparts, en pyjama, Balthazar Jones regardait la Tamise vers l'endroit où, au bout de sa corde, l'ours polaire d'Henri III pêchait autrefois le saumon. Le hallebardier ne remarquait ni le froid qui transperçait sa robe de chambre comme autant d'aiguilles mortelles, ni la méchante humidité qui s'insinuait autour de ses chevilles. Les mains posées sur les antiques créneaux, il renversa la tête en arrière et huma profondément la nuit.

Elle était revenue.

Quelques heures plus tôt, l'effluve reconnaissable entre tous avait flotté devant ses spacieuses narines, alors qu'il dormait dans la tour de Sel, son foyer dans le monument depuis huit ans. Percevant cette bouffée comme une oasis dans ses rêves habituellement horribles, il s'était gratté les poils qui couvraient son torse d'un voile de cendres fraîches et avait replongé dans son sommeil morcelé.

Ce ne fut que lorsqu'il roula sur le côté, loin de sa femme et de son souk d'odeurs puissantes, qu'il la sentit à nouveau. Soudain conscient qu'il s'agissait de l'odeur de la pluie la plus rare du monde, le hallebardier s'était redressé dans l'obscurité, les yeux écarquillés comme ceux d'un oisillon qui vient de naître.

Le brusque mouvement du matelas avait, pendant quelques secondes, fait onduler sa femme à la manière d'un corps ballotté par les vagues, et elle avait murmuré des paroles incompréhensibles. Tandis qu'elle se détournait pour fuir la gêne, l'oreiller tomba dans l'espace qui séparait la tête de lit du mur, un défaut majeur de ce foyer dont les murs étaient parfaitement circulaires.

Balthazar Jones se pencha dans le no man's land poussiéreux et tâtonna à la recherche de l'oreiller. Après l'avoir récupéré, il le posa délicatement à côté de sa femme pour ne pas la déranger.

Tout en exécutant le geste, il se demanda, comme il l'avait souvent fait au cours de leur union, comment il était possible qu'une femme d'une telle beauté, dont l'éclat brillait encore fièrement dans sa cinquante-cinquième année, pouvait autant ressembler à son père dans son sommeil.

Pour une fois, il résista à la tentation de la secouer pour la réveiller afin de se débarrasser de l'illusion pesante de partager sa couche avec son beau-père, un Grec dont l'allure féroce avait incité les membres de sa famille à le qualifier de « bon fromage dans une peau de chien ».

Au lieu de cela, il sauta de son lit, le cœur battant d'impatience. Négligeant d'adopter le pas léger de la gazelle, il traversa la pièce, heurtant de ses talons le tapis émacié qui rendit des bruits sourds, et jeta un regard au-dehors, le nez et la barbe collés contre le carreau qui portait encore les traces de similaires occasions précédentes.

Le sol était encore sec. Avec un désespoir grandissant, il scruta le ciel de la nuit en quête des nuages de pluie qui confirmeraient l'indéniable effluve.

Il était si soucieux de ne pas manquer le moment qu'il attendait depuis deux longues années qu'il se précipita sans réfléchir à l'autre extrémité de la chambre, passa devant la grande cheminée en pierre pour gagner la salle de bains.

Mais son estomac, encore retourné par le ragoût d'agneau de la veille au soir, arriva le premier.

S'emparant de sa robe de chambre dont les poches rece-laient des miettes de biscuits clandestins, le hallebardier serra la cordelette sur son pyjama et, oubliant ses charen-taises en tweed écossais, ouvrit la porte de la chambre.

Une mèche de cheveux écumant sur son visage, il ne remarqua ni le bruit du loquet qui retombait, ni le bafouillage incompréhensible que cela déclencha chez son épouse. Les doigts posés sur la corde souillée qui servait de rampe, il descendit l'escalier en colimaçon où régnait un froid de tombeau, la main droite serrée autour d'un flacon de parfum égyptien dans lequel il espérait emprisonner quelques gouttes de pluie.

Au bas des marches, il passa devant la chambre de son fils dans laquelle il n'avait pu se résoudre à pénétrer depuis ce jour terrible entre tous.

Lentement, il ferma la porte de la tour de Sel derrière lui en se félicitant du succès de sa fuite. C'est à ce moment précis que son épouse se réveilla. Hebe Jones passa la main sur les draps qui avaient accompagné son trousseau de mariée, mais elle ne rencontra que du vide.

Son mari avait disparu.

Balthazar Jones collectionnait la pluie depuis au moins trois ans, une passion qui l'avait saisi peu après la mort de son seul et unique enfant.

Au début, il considérait les ondées comme une simple gêne associée à sa tâche, qui, ajoutée à l'humidité constante de leurs sinistres appartements, produisait chez tous les hallebardiers un spécimen impitoyable de champignon s'épanouissant à l'arrière de leurs genoux.

Mais tandis que les mois s'étiraient après la tragédie, il s'aperçut qu'il scrutait souvent les nuages. Il était figé par une douleur insurmontable, alors qu'il aurait dû être

en train de surveiller les pickpockets qui s'attaquaient aux touristes.

Les yeux rivés sur le ciel, à peine capable de respirer tant le poids de la culpabilité pesait sur sa poitrine, il commença à remarquer des différences au fil des averses qui le trempaient invariablement pendant la journée.

Avant longtemps, il avait identifié soixante-quatre types de pluie, qu'il avait soigneusement consignés dans un carnet Moleskine acheté spécialement pour cela.

Très vite, il se procura également un lot de flacons de parfum égyptiens, sélectionnés non pas tant pour leur beauté que pour leur efficacité en matière de conservation, et se mit à y recueillir des échantillons, notant soigneusement l'heure, la date et la variété exacte de pluie.

Au grand dam de son épouse, il fit également fabriquer une vitrine pour entreposer ses flacons, et l'accrocha avec les plus grandes difficultés contre le mur courbe de leur salle à manger.

Quand, très vite, la vitrine fut pleine, il en commanda deux autres, que sa femme le força à installer dans la pièce située au sommet de la tour de Sel et où elle ne se rendait jamais parce que le graffiti à la craie que les prisonniers du sous-marin allemand avaient laissé lors de leur détention pendant la Seconde Guerre mondiale lui fichait une trouille bleue.

Le hallebardier promit à sa femme, qui avait désormais le mauvais temps en horreur – bien plus qu'il n'était naturel pour une Grecque qui ne savait pas nager –, de s'arrêter lorsque sa collection aurait atteint le chiffre gratifiant de la centaine.

Pendant un temps, on aurait dit d'ailleurs que Balthazar Jones était guéri de sa marotte, mais, à dire vrai, l'Angleterre traversait une période de sécheresse.

Dès que la pluie se remit à tomber, le hallebardier, qui avait déjà subi les réprimandes du hallebardier en chef

parce qu'il observait le ciel au lieu de répondre aux questions lassantes des abominables touristes, revint à sa manie.

Hebe Jones se rassura en se disant que son mari finirait par compléter sa collection et qu'il passerait à autre chose, mais ses espoirs s'évanouirent en fumée lorsque, assis au bord du lit, un soir, après avoir retiré sa chaussette gauche (humide), il affirma, avec la conviction démente d'un homme qui était sur le point de prouver l'existence des dragons, qu'il n'avait touché que la pointe de l'iceberg. C'est alors qu'il fit imprimer du papier officiel et des enveloppes coordonnées pour fonder le Club de saint Héribert de Cologne, archevêque et patron de la pluie, dans l'espoir d'échanger ses notes avec d'autres aficionados des ondées. Il plaça des annonces dans plusieurs quotidiens publiés dans le monde entier, mais la seule réponse qu'il ait jamais reçue fut une lettre tachée d'eau d'un résidant anonyme du Mawsynram, région du nord-est de l'Inde, qui recevait le plus de précipitations au monde.

« *Monsieur Balthazar, disait la lettre. Je vous enjoins de mettre fin à cette folie le plus rapidement possible. S'il y a pire qu'un fou, c'est un fou mouillé.* »

Mais le peu d'intérêt de ses congénères ne fit que renforcer son obsession. Le hallebardier consacrait tout son temps libre à écrire aux météorologues du monde entier au sujet de ses découvertes. Il reçut des réponses de tous ceux auxquels il avait écrit, et dont il ouvrait les lettres les doigts tremblants, avec l'habileté d'un horloger. Toutefois, la politesse des experts ne rivalisait qu'avec leur absence d'intérêt. Changeant de tactique, il se plongea dans les parchemins et les ouvrages poussiéreux de la British Library qui étaient aussi fragiles que sa santé mentale. Et les yeux grossis par la force de ses lunettes de lecture, il parcourut inlassablement tout ce qui avait été écrit au sujet de la pluie.

Enfin, Balthazar découvrit une variété qui, d'après ce qu'il comprit, n'était pas tombée depuis 1892 à Colombo,

au Sri Lanka, ce qui en faisait la pluie la plus rare du globe. Il lut et relut la description de la soudaine giboulée, qui, au terme d'un véritable catalogue de malheurs, avait fini par provoquer la mort d'une vache. Il se mit à croire qu'il saurait la reconnaître par son odeur avant même de la voir. Chaque jour, il se levait en espérant voir tomber cette manne. L'obsession finit d'ailleurs par le rendre plus loquace et, un après-midi, il s'entendit expliquer à sa femme son désir désespéré de l'inclure dans sa collection.

Avec un mélange d'incrédulité et de pitié, Hebe Jones leva les yeux vers l'homme qui n'avait jamais versé une seule larme à la mort de leur fils. Et lorsqu'elle détourna les yeux vers les bulbes de jonquilles qu'elle était en train de planter dans une jardinière sur le toit de la tour de Sel, elle se demanda à nouveau ce qui était arrivé à son mari.

Debout, le dos à la porte en chêne de la tour de Sel, le hallebardier jeta un regard autour de lui dans l'obscurité afin de s'assurer qu'aucun des autres habitants de la forteresse ne risquait de le surprendre.

Le seul mouvement qu'il décela provenait d'une paire de collants couleur chair qui se balançait sur une corde à linge tendue sur le toit des Casemates.

Ces vieux cottages attenants, qui avaient été érigés contre les murailles de la forteresse, abritaient nombre des trente-cinq hallebardiers qui vivaient avec leur famille dans la Tour. Les autres, comme Balthazar Jones, avaient eu la malchance de se voir allouer l'une des vingt et une tours du monument ou, pire, un logement sur la Pelouse, l'emplacement même où avaient eu lieu sept exécutions capitales, dont cinq de femmes.

Balthazar Jones tendit l'oreille, mais le seul son qui émergeait de la pénombre était celui des pas de la sentinelle qui décrivait son territoire avec la précision d'une montre suisse.

Il huma à nouveau la nuit et, pendant une minute, en vint à douter. Il hésita, maudissant sa folie qui le poussait à croire que le moment était enfin venu. Il imaginait sa femme et les flopées de bruits qui accompagnaient ses rêves, et décida de retourner à la chaleur familière du lit conjugal. Mais, juste au moment où il allait faire demi-tour, l'odeur envahit à nouveau ses narines.

Il se dirigea vers les remparts, remarquant avec soulagement que les lumières du Rack & Ruin, le pub de la Tour qui servait fidèlement la petite communauté depuis deux cent vingt-sept ans, et ce, en dépit du coup frontal subi pendant la Seconde Guerre mondiale, étaient éteintes. Il n'avait pas tort de s'en assurer, d'autant qu'il était des occasions lorsque les disputes animées des hallebardiers se prolongeaient jusqu'aux petites heures du matin avant que la hache de guerre ne soit enterrée, d'autant que les spectateurs de ces bagarres n'hésitaient pas à la déterrer lorsqu'ils considéraient que le spectacle n'avait pas assez duré à leur goût.

Il se dirigea vers l'allée de l'Eau, glissant pieds nus sur les pavés jonchés de feuilles mortes. A l'approche de la tour de Wakefield, ses pensées revinrent aux odieux corbeaux qui avaient été rentrés pour la nuit dans leur volière plongée dans l'ombre de la Tour.

Leur luxueux logis – avec eau courante, chauffage au sol et réserves de viande fraîche d'écureuil dus à la générosité des contribuables – était une source constante d'irritation depuis qu'il avait découvert toute l'amplitude de la méchanceté des volatiles.

D'ailleurs, sa femme les avait en horreur depuis le jour de leur arrivée à la Tour :

— Ils ont le goût des linceuls, avait annoncé Hebe Jones, qui, à l'exception du perroquet (dont elle demeurerait méfiante), affirmait avoir goûté la plupart des espèces animales.

Toutefois, les corbeaux avaient dès le départ attisé la curiosité de Balthazar Jones. Au cours de la première semaine, il s'était approché de l'un de ceux qui se perchaient sur l'escalier en bois conduisant à l'entrée de la tour Blanche (construite par Guillaume le Conquérant pour bouter les maudits – et furieux – Anglais hors les murs).

Lorsque l'oiseau le repéra, le hallebardier resta à admirer les innombrables couleurs qui brillaient au soleil dans la toile de fond du noir luisant de son plumage. Il fut tout aussi impressionné lorsque le maître des corbeaux, hallebardier chargé des volatiles, appela la créature par son nom et qu'elle s'approcha des pieds de l'homme en un vol maladroit qu'elle devait au fait qu'on lui avait rogné les ailes pour éviter toute évasion.

Quand Balthazar découvrit que les corbeaux avaient une faiblesse pour les biscuits au sang, il se donna du mal pour en dénicher et ainsi pouvoir leur en offrir.

Plusieurs jours plus tard, Milon, qui avait six ans à l'époque, hurla « Papa ! » en montrant un corbeau perché sur Mme Cook, la tortue historique de la famille.

Toute velléité affective disparut instantanément. Ce n'était pas tant la grossièreté de l'oiseau qui se permettait (sans agressivité toutefois) de se jucher sur la mascotte de la famille qui déclencha la fureur de Balthazar Jones.

Pas plus le fait que l'odieux oiseau laisse un copieux dépôt gluant sur le sommet de la carapace chérie. Ce qui mit le hallebardier en fureur fut le regard que le corbeau (au bec diabolique) jeta à la chair tendre – peut-être pas si tendre après tout – de Mme Cook. Etant donné l'âge de la tortue, qui atteignait ses cent quatre-vingt-un ans, il y eut un délai non négligeable avant qu'elle ne soit capable de rentrer la tête et les pattes sous sa carapace usée pour échapper à l'agression vicieuse.

Ce ne fut en aucun cas un incident isolé. Plusieurs jours plus tard, Balthazar Jones remarqua que les corbeaux

s'étaient rassemblés en ce qui était sans conteste une formation d'attaque devant la tour de Sel, l'ancien entrepôt de salpêtre. L'un des oiseaux était installé sur la cabine téléphonique rouge, trois autres sur un canon, un autre était perché sur les vestiges d'un mur roman, et une paire s'était plantée sur le toit de la Nouvelle Armurerie. La même situation se reproduisit plusieurs jours de suite, jusqu'à ce que Mme Cook ait achevé l'exploration de ses nouveaux locaux (ce qui lui prit un temps assez considérable).

Pour finir, elle fut prête à aller vers d'autres horizons, mais, dès qu'elle tendit sa patte ridée pour franchir le seuil de la tour de Sel, elle fut confrontée à une avance équivalente du commando des corbeaux. Les oiseaux faisaient preuve d'une patience remarquable, et il fallut plusieurs heures à Mme Cook pour se décider à franchir la porte en tentant d'exécuter un deuxième pas.

Quant à ce qui se produisit ensuite, le maître des corbeaux en attribua la faute au fait que l'heure du déjeuner était loin. Toutefois, Balthazar Jones argua avec véhémence que le comportement scandaleux des oiseaux était non seulement un résultat de leur allégeance à Belzébuth, mais à la manière dont ils avaient été dressés – une insulte qui fit mouche au point qu'elle ne fut jamais oubliée.

Quoi qu'il en soit, une chose était certaine : vers la fin de l'après-midi, Mme Cook, la plus vieille tortue du monde, ne possédait plus de queue. Et l'un des corbeaux de la Tour était trop rassasié pour souper.

Lorsque Balthazar Jones dépassa la tour de Wakefield, le clapotis de la Tamise qui léchait la porte des Traîtres lui parut plus fort qu'à l'accoutumée.

Dans la pénombre, il jeta un regard sur sa gauche et aperçut les gigantesques vantaux en bois s'ouvrant jadis pour laisser passer les barques qui amenaient les prisonniers tremblants accusés de trahison.

Mais Balthazar Jones n'avait pas la tête aux histoires qu'il relatait en détail des millions de fois par jour à des touristes qui ne se souciaient que de techniques de torture, de déroulement d'exécutions et de la direction des toilettes.

Il préféra hâter le pas, dépassant la tour Sanglante dont le rosier grimpant du plus beau rouge aurait donné des fleurs blanches comme neige juste avant le meurtre des deux petits princes. Il ne remarqua pas davantage la lueur qui vacillait à l'une des fenêtres de la tour où le fantôme de Sir Walter Raleigh mâchonnait la pointe de sa plume devant l'écrivoire de la pièce dans laquelle il était resté cloî-tré pendant treize années entières.

Grimpant les marches de pierre, le hallebardier atteignit enfin le haut des remparts. Devant lui s'étalait la Tamise à l'endroit précis où, du temps d'Henri III, un ours blanc hantait les eaux en quête de son dîner, mais les yeux bleu pâle de Balthazar Jones étaient résolument tournés vers le ciel, surveillant la direction d'où viendrait la précieuse ondée. Tout en caressant la pointe de sa barbe blanche, il faisait des calculs, scrutait le ciel d'un bout à l'autre tandis que l'aube était sur le point de naître.

Incapable de se rendormir depuis que son mari avait quitté la chambre, Hebe Jones éternua deux fois à cause de la poussière de son oreiller. Elle roula sur le dos et tira sur une mèche de cheveux humide qui était restée coincée dans sa bouche. Au lieu de cascader le long de son dos comme au temps de sa jeunesse, ses cheveux sinuaient à peine jusqu'à ses épaules.

En dépit de son âge, hormis quelques fils gris qui renvoyaient parfois des éclats de lumière comme une truite fuyante, ils avaient conservé la teinte noir brillant qu'ils avaient lorsque Balthazar Jones l'avait rencontrée pour la première fois, un défi à la nature qu'il mettait sur le compte de l'obstination de sa femme.

Allongée dans l'obscurité, elle imagina son mari en train d'arpenter le territoire de la Tour en pyjama, les mains qui ne la caressaient plus serrées autour d'un flacon de parfum égyptien.

Elle avait fait de son mieux pour le guérir de sa manie. Au cours de ses premières tentatives, elle l'avait souvent arrêté avant qu'il n'atteigne la porte de leur chambre, mais il avait rapidement amélioré sa technique et, désormais, il était capable de se retrouver à mi-chemin dans l'escalier avant d'entendre les mots qu'il avait appris à craindre. C'était comme si la voix de sa mère résonnait à nouveau :

— Et où crois-tu pouvoir aller ?

Toutefois, ses efforts en matière d'art de la disparition commençaient à porter leurs fruits et il comptait à présent un nombre impressionnant de succès.

Hebe Jones se mit alors à feuilleter les manuels d'évasion qu'il empruntait à la bibliothèque publique, et, avant d'éteindre pour la nuit, elle verrouillait la chambre et dissimulait la clef pendant que son mari était dans la salle de bains à subir l'emprise de la constipation.

Mais, un matin, son astuce s'était retournée contre elle quand elle avait constaté qu'elle était incapable de se souvenir de l'endroit où elle avait caché la maudite clef.

Luttant contre l'humiliation qui menaçait de l'étouffer, elle lui avait demandé de l'aider à la chercher. Il avait relevé la pierre branlante qui garnissait un appui de fenêtre pour ne trouver que les lettres d'amour parfumées qu'il lui envoyait quand ils étaient jeunes fiancés.

Il s'était avancé vers la cheminée, avait posé la main sur le grand manteau en bois pour récupérer une vieille boîte à bonbons en fer-blanc dans un rebord secret.

En l'ouvrant, il était tombé sur une paire de manchettes en argent qui portait ses initiales dans une calligraphie élégante. Son épouse lui avoua qu'il s'agissait d'un cadeau qu'elle lui avait acheté quatre ans plus tôt, pour Noël, mais

qu'elle n'avait jamais réussi à retrouver. Sa joie – et le plaisir de Balthazar Jones à recevoir ce présent inattendu entre tous – leur procura quelques instants de distraction, mais les deux époux reprirent rapidement leur quête jusqu'à ce que Balthazar Jones découvre ce qui était sans conteste un accessoire sexuel dans le tiroir de la table de chevet, du côté de sa femme.

— A quoi sert ce truc ? demanda-t-il en poussant un bouton.

Ils oublièrent alors leur problème pendant trente-quatre minutes, soit le temps qu'il leur fallut pour poser des questions, donner des réponses qui soulevaient d'autres questions, qui débouchèrent à leur tour sur l'accusation des deux parties.

Une heure s'écoula avant la reprise des recherches. Les manchettes avaient réintégré leur place dans la boîte, dans le compartiment secret de la cheminée, et Balthazar devrait patienter jusqu'au prochain Noël avant d'en disposer.

Finalement, le couple dut admettre la défaite, et Balthazar Jones décrocha le téléphone pour appeler le hallebardier en chef et lui demander de les libérer. L'homme dut s'y prendre à quatre reprises avant de réussir à envoyer la clef de secours par la fenêtre ouverte. Au même moment, Hebe Jones constata que la clef d'origine se trouvait dans la serrure. Elle l'en retira discrètement.

A partir de ce moment-là, la porte de la chambre demeura non verrouillée, et aucune protestation, quelle qu'elle soit, n'empêchait le hallebardier d'aller errer à sa guise dans la nuit.

Ce fut donc avec un certain soulagement que Hebe Jones découvrit un matin que son mari avait été pris sur le fait par le hallebardier en chef. Toutefois, son soulagement se transforma en indignation lorsque les rumeurs se répandirent au sujet de la liaison que Balthazar Jones entretenait avec Evangeline Moore, jeune médecin résident de la

Tour, qui donnait, certes, des palpitations à nombre de ses patients. La rumeur n'était pas totalement absurde puisque la plupart des habitants de la Tour, qui étaient enfermés à double tour dans l'enceinte à partir de minuit, étaient bien obligés de contracter leurs liaisons sur place. Si Hebe Jones comprit sur-le-champ qu'il n'y avait aucune once de vérité dans ladite rumeur – depuis la mort de Milon, son mari ne s'était aucunement autorisé à jouir des plaisirs de la chair –, elle ne l'en bannit pas moins du lit conjugal pendant quinze jours. Les pieds posés de part et d'autre de la robinetterie, Balthazar Jones dormit donc dans la baignoire, endurant avec stoïcisme la position exigüe et l'humidité, rêvant d'araignées et autres naufrages en mer, tandis que, chaque matin, Hebe Jones faisait couler un bain en veillant à ne pas réveiller son mari au préalable et à bien ouvrir le robinet d'eau froide en premier.

A présent, le regard fixé sur le réveil de sa table de chevet, elle sentait la fureur déferler dans ses veines à l'idée d'une nouvelle nuit de sommeil agité.

Sa vengeance habituelle, qu'elle exécutait chaque fois que son mari revenait drapé de l'odeur de la nuit, était digne d'un Machiavel. Une fois qu'elle entendait la respiration laborieuse caractéristique d'un homme profondément plongé dans ses rêves, elle bondissait du lit pour se précipiter dans la salle de bains à l'allure d'une sentinelle qui aurait repéré l'ennemi au loin.

Une fois installée sur les toilettes, et sans fermer la porte, elle vidait consciencieusement sa vessie dans une clameur digne des chutes du Niagara, qui réveillait à coup sûr son mari. Il reprenait progressivement ses esprits après un accès de terreur absolue parce qu'il était convaincu de se réveiller au beau milieu d'un nid de serpents. Lorsque le sifflement diabolique finissait par cesser, sa femme déclenchait un nouveau torrent, plus court mais tout aussi

assourdissant, qui s'achevait en un crescendo strident apte à réveiller son mari aussi brutalement que la première.

Ramenant la couverture élimée sur son menton, Hebe Jones pensa aux vitrines de flacons de parfum égyptiens emplis de pluie qui trônaient tout en haut de la tour de Sel, puis à la cruauté de la souffrance.

Mais sa rage se trouva soudain figée par une vague de compassion. Dédaignant le verre d'eau posé sur sa table de chevet, qu'elle buvait entièrement de manière à produire le flux nécessaire en de telles occasions, elle se retourna sur le côté.

Et lorsque son époux regagna le foyer, avec un flacon vide parce que les nuages s'étaient enfuis, Hebe Jones fit mine de dormir alors qu'il grimpait dans le lit à ses côtés.